



Les Disparus : extrait

Rencontre avec Mme Begley

Dans sa quête de ses origines familiales, le narrateur-auteur des Disparus est amené à s'entretenir avec une personne qui jadis habitait la même ville polonaise que ses aïeux.

Mais cette rencontre ne lui offre pas ce qu'il espère...

Frances Begley. Photo reproduite dans *Les Disparus*.

Mais ce qui s'est passé, c'est ceci :

J'ai finalement rencontré Mme Begley pour la première fois en 1999, à une réception en l'honneur d'un des fils de Louis, qui est peintre. La réception, qui se déroulait à l'étage d'une galerie très impressionnante *uptown* à New York, était très bruyante et Mme Begley était assise, très droite, avec une expression qui était un mélange de fierté satisfaite de grand-mère et d'irritation de personne sourde et esseulée – elle avait du mal à entendre en général, m'a-t-elle dit juste après que nous avons été présentés, sans tout-ce bruit –, sur une chaise au fond de la pièce.

Vous aviez donc de la famille là-bas ? m'a-t-elle dit après que j'ai pris sa main et que je me suis penché pour m'adresser à elle, légèrement désorienté par la façon dont elle avait parlé, comme si nous avions été au beau milieu d'une conversation, et pas certain de savoir si le « là-bas » signifiait Pologne orientale ou Holocauste.

Oui, ai-je répondu, ils vivaient à Bolechow.

J'ai dit *BUH-leh-khuhv*. Cette Mme Begley avait un visage long, intelligent, avec un front haut et dégagé, le genre de visage qu'une personne d'une autre génération et d'un autre pays aurait décrit comme *le visage d'une Rebecca*, le visage d'une belle Juive mélancolique. Couronné par une coiffe de cheveux blancs immaculés, il était dominé par un regard insistant, narquois et furtif à la fois, qui n'était en rien affaibli par le fait qu'il n'émanait que d'un oeil ; l'autre était opaque, avec la paupière légèrement baissée, et je n'ai jamais demandé pourquoi. Ce regard soutenait le vôtre et ne le lâchait pas pendant les conversations, un regard que je trouvais déroutant, même après que je l'ai mieux connue, surtout parce qu'on aurait dit que l'oeil vigilant, lointain, évaluant, ne réagissait pas tant à la conversation en cours qu'à une conversation souterraine, une conversation sur ce qui lui était arrivé

et ce qu'elle avait perdu, une perte si grande qu'elle savait que vous ne pourriez jamais comprendre, même si elle était parfois disposée à m'en parler. Le soir où j'ai fait sa connaissance, elle était assise là, élégante dans un costume à pantalon en velours noir, la main serrée sur le pommeau d'une canne, penchée vers moi, en partie pour suggérer qu'elle était intéressée et en partie à cause du bruit phénoménal, et lorsque je lui ai dit que ma famille était de Bolechow — *BUH-lehkhuhv* — son bon oeil a cligné, amusé, et elle a souri pour la première fois.

Quoi, *BUH-leh-khuhv* ? a-t-elle dit sur un ton dédaigneux. Le premier mot avait sonné comme un *couaaaa*.

Elle a secoué la tête et j'ai rougi comme l'adolescent que j'étais quand j'ai commencé à devenir obsédé par ce lieu. L'air revêche, elle dit, Vous devez prononcer *Buh-LEH-khouf* C'est une ville *polonaise*. Vous l'avez prononcé comme si c'était du *yiddish* !

Je me suis senti gêné et sur la défensive, ayant soudain humé une bouffée des distinctions de classe et de culture depuis longtemps disparues, qui n'ont plus aucune importance pour personne, nulle part : la condescendance, peut-être, que les Juifs laïques, urbains, assimilés, d'une certaine époque et d'un certain endroit, les Juifs qui avaient grandi dans une Pologne libre et qui parlaient polonais à la maison, affichaient à l'égard des Juifs des *shtetls* ruraux, des Juifs comme mon grand-père, qui, âgé d'à peine dix ans de plus que cette Mme Begley, avait grandi dans un monde complètement différent, autrichien et non polonais, parlait yiddish à la maison, considérait comme un petit événement le fait d'aller dans une ville aussi modeste que Stryj.

En tout cas, à cause de cela, à cause de la façon dont j'avais prononcé ou mal prononcé Bolechow, mon fantasme secret s'était soudain réduit en cendres dans ma bouche. Ce qui explique pourquoi, lorsque Mme Begley m'avait demandé le nom de mes parents, après avoir corrigé ma prononciation, après que j'ai répondu Jäger et qu'elle a secoué la tête en me disant qu'elle n'avait jamais entendu ce nom, j'ai été incapable de mentionner le studio de photographie de la famille Schneelicht, les beaux-parents de mon grand-oncle qui avaient vécu dans sa ville à elle, Stryj, où peut-être il y avait eu autrefois une petite chance qu'ils se rencontrassent, elle et eux. Une chance qui, pour moi, aurait un moyen de lier le passé lointain, dans lequel mes parents paraissaient désespérément et irrémédiablement gelés, au présent limpide où se déroulait cette rencontre, ce moment transparent qui, comme quiconque aurait pu le voir clairement, contenait cette vieille femme aux cheveux blancs appuyée sur une canne et moi, qui contenait le bruit et la réception, et une soirée ordinaire d'automne dans une ville en paix.